

LU

ABC L'alphabétisation de l'esprit populaire**Ivan ILLICH, Barry SANDERS****Éd. Armillaire. La Découverte. 1990**

Il n'est plus trop dans l'air du temps de considérer un objet comme le résultat de son histoire, forgé par les hommes et les événements, voulu et conçu par ceux qui, à un instant donné, dominant le monde économique, modulable au gré des autres découvertes, bref comme une entité en perpétuelle évolution. Il en va pourtant ainsi de l'histoire des mentalités comme de celle du langage dont la compréhension est d'autant plus difficile qu'elles influent l'une sur l'autre.

L'intérêt majeur du livre d'Ivan ILLICH et de Barry SANDERS réside dans la reconstitution du développement du langage alphabétique des différentes variations qu'il a subies, celles sans lendemain comme celle qui nous gouvernent encore, dévoilant ainsi les influences qu'il a pu avoir sur nos schémas mentaux. Cet ouvrage sur le rôle de l'écrit (et plus particulièrement alphabétique) dans la formation des hommes et des sociétés est tirée d'une correspondance de les deux auteurs. Chaque page fourmille de références historiques et de faits pris isolément ou mis en relation. Aussi, notre présentation ne sera-t-elle qu'une mise en bouche pour un livre que de multiples lectures ne parviendront pas à épuiser.

Les auteurs s'intéressent, sous le terme de "*processus d'alphabétisation*", à la mise en place d'un mode de pensée "alphabétique" et non à l'apprentissage de ce dispositif. La création des voyelles, des silences et par extension du mot qui désigne la chose, ces notions étaient ignorées d'HOMÈRE qui ne concevait la langue que comme une suite de sons devant se combiner entre eux pour produire un "chant" mélodieux dont le sens passait au second plan. Personne (le témoin scriptural n'étant pas encore de ce monde épique) n'était en mesure alors de vérifier les dires¹. La conception de la mémoire et le mythe qui accompagne ce concept ont fondamentalement changé avec l'apparition de l'écriture alphabétique. Mnémosyne, la muse de la mémoire dans la période protohistorique peut connaître "*tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera*", grâce à la réinvention du passé en fonction du présent et de l'avenir. Le maître de rhétorique de l'époque classique considère, lui, le ressouvenir comme le trajet menant à un entrepôt² et non plus comme un voyage à la rive du fleuve pour y ramasser un morceau de bois flottant et "semblable à un autre perdu à jamais" selon PLATON. C'est à cette époque classique que naquirent les procédés mnémotechniques (l'image symbolique de Mnémosyne est là détournée) qui obligent le cerveau à organiser la pensée chronologiquement (ce qui était tout à fait impensable pour un poète épique qui recréait les événements et leur ordre à chaque déclamation), procédés qui n'ont guère varié depuis leur inventeur, SIMONIDE DE CEOS.

Désormais, les palais de la mémoire ne fournissent plus seulement les faits remémorés mais aussi la forme, essentielle dans une argumentation rhétorique bien construite. "*Alors que dans l'Antiquité l'image de la mémoire n'était que celle d'un dépôt d'archives, la scolastique moyenâgeuse fit de la mémoire (sous l'influence des disciples de St-AUGUSTIN) une faculté de l'âme, à l'égal de la volonté et de l'intelligence. Ainsi toute âme était-elle désormais affectée d'une conscience - un registre de ses actions qui pouvait être lu et examiné par le*

¹ Des recherches menées dans les années 30 montrent qu'une tradition orale ne sait pas faire de distinction entre "se rappeler" et "dire".

² "*Quand on fait acte de Mémoire, on sent qu'intérieurement on a vu ou entendu ou appris quelque chose.*" (Aristote)

clergé et les laïcs, par les lettrés et les illettrés. Le procédé rhétorique donnait son assise à une activité neuve, la confession, la manifestation verbale d'un secret qu'on gardait dans son cœur. Les actes laissent donc des traces déchiffrables, mais le temps n'est plus loin où les dires mêmes des pensées ayant inspiré les actes allaient pouvoir être lus par l'examen de conscience"

Si l'on exempte la période de domination romaine, le redémarrage de la civilisation alphabétique fut sans conteste, le deuxième millénaire de notre aire et en particulier les 12^{ème} et 13^{ème} siècles.

Période de la formation publique des grands états européens et de la réforme grégorien qui assurera la prédominance de l'église romaine (héritage de l'empire) sur le monde civilisé (selon la perception d'alors). le Moyen-Âge verra naître une nouvelle façon de commercer, d'exalter la ferveur religieuse et de rendre la justice grâce à la préservation écrite des faits et mots. Les hérésies, les villes neuves, les universités ne peuvent s'expliquer sans un recours à cette nouvelle technique où la parole était non plus prononcée et remémorée, mais lue et archivée. Du pontificat d'Innocent III (1198-1216), 280 actes écrits nous sont parvenus ; de celui de Boniface IV, un siècle plus tard, plus de 50 000. Les écrits des différentes couronnes ont subi la même progression quantitative, du moins de celles qui installèrent un pouvoir fort, qui dominèrent suffisamment leur environnement pour subsister plusieurs siècles.

Cette phase verra se développer de nouveaux procédés, devenus indispensables à l'utilisation du support écrits par la société : les copies des ouvrages, l'édification de bibliothèques (auparavant, le livre était rangé dans un coin de l'église) et le développement des registres et bientôt des fonds de bibliothèques (premier catalogue bibliographique : la Sorbonne 1257). Vont apparaître au tribunal, le secrétaire, le copiste et le correcteur pour certifier et contrôler la validité d'un document, ainsi que pour en créer un nouveau. En 1248, le papier d'identité verra le jour en Bourgogne, premier pas pour l'"identification" d'une personne en tant qu'"individu".

Pour la première fois dans l'histoire occidentale, l'intellectuel va voir ses méthodes de travail radicalement exploser. Alors que Bernard de CLAIRVAUX doit se référer de mémoire à ses classiques, ses successeurs à deux générations, comme Thomas D'AQUIN le texte et lègueront au futur leurs œuvres. L'art de retrouver précisément une référence constitua dès l'origine une différence fondamentale entre l'auteur chrétien et l'auteur païen. Dès la fin du 12^{ème} siècle, apparaît l'instrument permettant de se reporter à volonté aux livres de la Bible : l'index thématiques des Écritures. L'œil du lecteur devait modifier son comportement, pour passer de l'index au texte : désormais, le regard n'embrassait pas seulement des lignes, mais texte dans son entier, dans son organisation.

La différence ne s'arrête pas là : Saint-BERNARD moine de Citeaux, dictait ses textes et ne revenait pas dessus après les avoir dits. Thomas d'AQUIN fera partie des premiers écrivains qui structureront leurs écrits chronologiquement à l'aide de plans et de références pour ensuite les développer³. Les élèves ne devront plus se remémorer le son des mots du maître, mais saisir l'architecture de son argumentation et l'imprimer dans leur esprit, à l'aide du texte qu'ils auront sur leurs genoux. Les bibliothèques deviennent des lieux de silence. Et un débat qui va durer des générations commence : ISIDORE DE SÉVILLE (sous l'influence des Arabes qui, la représentation figurative leur étant interdite, s'efforçaient de retenir l'œil par le seul agencement des lettres) déclare au 12^{ème} siècle "*Les lettres sont les indices des choses et signes des mots qui ont la propriété d'exprimer muettement la parole des absents.*" appuyé en

³ Ils seront représentés une plume à la main, et non plus, comme pendant des siècles, en "dictator"

cela par HUGUES DE SAINT VICTOR qui déclare en éclaircur *"Je peux lire à haute voix pour vous, vous pouvez lire à haute voix pour moi, et je peux lire contemplativement pour moi tout seul."*

Ce Moyen-Âge fut aussi celui de la traduction. Depuis SAUSSURE et CHOMSKY, l'homme est postulé "monolinguis", la langue variant seulement d'un pays à l'autre. Cette conception, inconnue de la Grèce antique et du Moyen-Âge, l'est aussi, aujourd'hui, de nombreux peuples : les Javanais, les habitants du Sahel manient plusieurs langues différentes et ne disent pas devant une phrase inconnue *"Je ne parle pas votre langue"* mais *"Je ne vous ai pas compris"*. Ils ne demandent pas une traduction mais une compréhension. Ils ne se sont pas encore entourés de remparts que le traducteur peut, seul, franchir. L'église catholique contient depuis ses origines les germes de cette idée. Contrairement à la religion musulmane qui considère la traduction du Coran comme un délit, et qui oblige donc le croyant à connaître l'arabe, le chrétien considère que le fidèle doit comprendre les textes sacrés dans sa propre langue. On trouve des traductions dès le 9^{ème} siècle sous l'influence de Charlemagne qui, en précurseur, voulait instituer des langues vivantes officielles, aussi nobles que pouvaient l'être le latin, le grec ou l'hébreu. Mais pour supprimer le recours au latin, ses intellectuels inventèrent la "juste prononciation", figée, et déjà très différente du latin que pouvaient parler les Romains dès le 1^{er} siècle après JC. L'église catholique s'opposa avec vigueur à cette nouveauté, pour des raisons autant politiques qu'idéologiques. C'est seulement lorsque les grands royaumes acquièrent plus d'autonomie et de puissance que l'on verra renaître cette volonté de dominer le langage vernaculaire. La première grammaire d'une langue européenne moderne vit le jour en Espagne en 1492 (l'expansion du royaume n'a pas été que militaires !). Les souverains castillans inaugurèrent la transformation qui allait modifier la structure même du pouvoir européen ; déloger le pouvoir des mains des nobles d'épée pour le remplacer par celui des hommes de plumes. Dans son introduction à **Grammatica Castellana**, NEBRIJA s'émeut de ce que les gens qui s'expriment dans des dizaines de langues vernaculaires différentes, ont succombé à une *"épidémie de lecture"*. À cette époque, la petite imprimerie (tirage : 200 à 1000 exemplaires) se développe, les livres se multiplient et échappent au contrôle étatique ; on ne parviendra plus à confisquer la totalité d'une édition ! L'église catholique réagit en inventant quelques années plus tard la censure (en 1559 paraît le premier Index des livres interdits). Mais ce qu'offre NEBRIJA est autrement efficace : il propose l'enseignement obligatoire d'une langue nationale normalisée afin d'empêcher qu'on se livre à des lectures douteuses : *"À présent, Votre Majesté, permettez-moi d'en venir au dernier avantage que vous retirerez de ma grammaire. Bientôt votre Majesté aura placé son joug sur maints barbares qui parlent des langues étrangères. Par votre victoire, ces peuples seront mis dans une nécessité nouvelle, la nécessité des lois que le vainqueur doit au vaincu, et la nécessité du langage que nous apportons avec nous. Ma grammaire servira à leur impartir la langue castillane."* Ainsi, invente-t-il, au service de la royauté espagnole, la première strate de l'instruction universelle qui servira aussi bien dans son pays que dans le Nouveau Monde que Christophe COLOMB découvre au même moment. Le chaos des peuples hispanisants d'Amérique est déjà en germe dans la tête des européens.

Ivan ILLICH et Barry SANDER5 décrivent également l'évolution, de l'auditeur au lecteur, du concept de destinataire en comparant trois grands livres (**Les contes de Canterbury**, CHAUCER 1386 ; **Le journal de l'année de la peste**, DEFOE 1772 ; **Les aventures d'Huckleberry Finn**, TWAIN 1885) qui sont également le reflet de l'alphabétisation de l'époque et du lieu.

Le livre de CHAUCER est très certainement la transposition sur un support papier d'une histoire dite. On constate néanmoins l'emploi de certaines structures propres à l'écrit : le début du poème - car c'est un long poème de plus de 18 000 vers, à l'instar des textes grecs épiques - ne contient une proposition principale qu'au douzième vers, ce qui suppose que l'auditeur retienne un long passage avant de saisir le sens de la phrase. *"C'est une chose que de réciter un long poème en recourant à des procédés oraux (constructions, répétition Fréquentes) de sorte que l'auditoire puisse suivre et comprendre, mais c'en est une autre de présenter la même informations au moyen de techniques hautement élaborées propres à l'écrit. C'est en forçant l'auditoire à oublier que CHAUCER introduit une des principales finalités de ce poème : imposer le statut de l'écrit à une activité intrinsèquement orale, à la composition et à la récitation de la poésie"*. Si l'auteur force son public à réagir comme des auditeurs/lecteurs, il devient un conteur/écrivain. CHAUCER écrit son poème au moment où l'Angleterre effectue son passage de la culture orale à la culture écrite ; son œuvre reflète cette transition. Il détaille ce qu'il dit avoir entendu, il garantit posséder une parfaite technique de la mémoire, il illustre ses dires par des exemples mais de façon si excessive que personne ne le croit. Sa stratégie est de pousser les limites de l'oralité jusqu'à l'absurde. Il oblige alors son public à entendre son œuvre autrement, comme une œuvre de littérature. Il est le premier à reconnaître la naissante mentalité alphabétique de son public aristocratique.

DEFOE écrit au 18^{ème} siècle, période de l'alphabétisation massive de la bourgeoisie. C'est un livre pour un public déjà rompu à la lecture de journaux et autres revues. Ce sera donc également une réflexion sur le rôle de l'écrit dans cette société anglaise. **Le journal de la peste**, qui raconte l'histoire de cette période noire de Londres, est tenu par un homme qui note chaque jour les événements qu'il a vécus. Mais l'artifice littéraire *"conduit les lecteurs à se laisser prendre au pouvoir du verbe. Non seulement il dit s'être trouvé là (comme tant d'autres), mais qu'il a tout noté. Et c'est pourquoi il se trouve dans la position privilégiée de transmettre la vérité. Alors que CHAUCER veillait à présenter comme limité son pouvoir d'auteur, G. DEFOE s'est déjà arrogé le pouvoir du verbe pour créer sa propre fabulation historique"*. Mais en même temps qu'il valide la puissance du verbe il s'en défie en l'associant à la peste. Alors que la plupart des Londoniens survivront à la peste, bien peu se relèveront de l'alphabétisme neuf dont l'État s'est servi pour juguler bureaucratiquement cette épidémie, car *"le discours oral ne permet pas à l'analyse critique de s'exercer"*. En conséquence, l'État s'arrogé le droit et de véhiculer la vérité et d'en procéder à l'analyse.

TWAIN présente deux héros, qui sont déjà des héros de littérature. Il écrit deux ans après la création américaine du mot *"Literacy"*, signifiant la capacité de lire et d'écrire (la traduction française, alphabétisme, est très insatisfaisante). Il s'agira donc aussi d'une réflexion sur cette notion nouvelle qui semble devenir première dans une société démocratique - telle que se considère l'Amérique, et qui va faire disparaître par la force et le rejet la culture orale millénaire. Ce sont les aventures vécues d'un homme de papier. Et TWAIN montre un des deux héros, celui qui tend à quitter sa culture pour intégrer celle de l'écrit, sous un aspect stupide, avec des réponses complètement disjointes du réel sans aucune prise sur ses actions. Mais il est aussi un illettré qui nous force, nous lecteurs, à le voir comme stupide car incapable de dire ce qu'il pense, comme s'il était réduit au silence par la prose : nous devons corriger ses erreurs "alphabétiquement". De plus l'écriture phonétique de Huck oblige à le lire silencieusement pour en saisir toutes les nuances. Suprême paradoxe et fin de la culture orale ! Laquelle était pourtant d'une richesse folle comme nous le montrent l'histoire, et plus prosaïquement, les aventures des deux héros. La culture écrite - comprise comme le codage alphabétique de la langue orale et non comme une langue en elle-même, susceptible, comme tous les idiomes, d'évolutions - exclut les deux protagonistes et nous rend esclaves d'une

structure figée.

Plusieurs nouveaux concepts sont apparus au cours du XX^{ème} siècle. ORWELL met en scène dans **1984** le *Newspeak* (novlangue). La science-fiction fut le moyen de pousser à l'extrême une idée des années 40 : le basic english (l'état anglais en a acheté un copyright), lui-même dérivé du langage informatique ayant pour principal objectif la communication entre une machine et un homme. Le B.E., langue réduite à 850 mots (expérience réellement tentée aux Indes durant la 2^{ème} guerre mondiale), veut servir la "communication" entre les hommes de différentes ethnies. Ce *newspeak* représente une fort belle parabole de la dérive de notre propre langage vers l'horreur muette du non-sens, dont l'origine remonte à la nuit des temps : "*Le pouvoir ; c'est de déchirer l'esprit humain en morceaux que l'on rassemble ensuite sous de nouvelles formes qu'on a choisies*" (WINSTON). Bilinguisme ou traduction ?

Parallèlement au *newspeak* se développe la notion d'*uniquack* : c'est un langage composé de "*mot-amibe*", c'est-à-dire de mots ayant au minimum trois sens et dont, quand nous les employons, nous ne savons plus le sens. "*Énergie*" en est un bon exemple, à cause de son sens étymologique et des acceptions pseudo-scientifiques qui nous le font employer comme une parole d'évangile. Les mots-amibes : des mots qui ne sont "*ni essentiellement liés à certaines activités*", ni "*indicatifs de certaines formes de pensée*". Le terme même de *newspeak* a dérivé depuis la mort d'ORWELL, vers un sens brumeux qui le rapproche de la mouvance de l'*uniquack*. Ces notions qui virent le jour dans la première moitié de ce siècle, explosent littéralement à l'heure actuelle : nous "*communiquons*" le plus souvent en *uniquack*. Le résultat est clair : les idées s'éloignent de nous pour laisser la place au vide du bruit, la réflexion a de plus en plus de mal à exister et est de toute façon brouillée, au plus grand profit du pouvoir. Notre vocabulaire s'enrichit de déchets terminologiques qui, tout au plus, sont chargés de connotations, mais plus de dénotation. On se dirige vers un bruit informe, dont un locuteur qui veut se faire comprendre devra impérativement s'éloigner.

Si la lecture de cet ouvrage s'impose par la quantité et la qualité de sa documentation, elle s'arrête bien étrangement sur une conclusion indécise. Car il est bien évident que la culture écrite telle que nous la connaissons est le résultat d'une lente évolution en liaison directe avec l'histoire de nos sociétés. Elle participe de la super-structure. Les classes sociales montantes ne s'arrêtent pas à la possession des moyens de domination de la classe qui les domine encore ; elles forgent de nouvelles techniques ou bien encore elles détournent une découverte vers des applications insoupçonnées de son créateur. Dans le même temps, l'État cherche lui aussi à organiser sa domination intellectuelle. Ainsi s'explique le décalage dans le temps entre le moment d'une découverte et sa généralisation, mêmes si les optimistes observent que les délais tendent à se rapprocher. La superstructure survit à ce qui la crée, surtout si elle n'est pas remise en cause comme moyen de domestication.

Si l'écrit nous permet une lecture analytique de l'histoire, le démontage de ses mécanismes ne peut se faire sans le prendre comme sujet historique et sans dévoiler les rôles économique et spirituel qu'il joue sur la société. Mais on a l'impression que la lucidité dont ILLICH fait preuve échoue quelque peu à trouver des solutions autres que le désinvestissement et l'abandon.

Denis FOUCAMBERT